L'envers du décor

Écrits de femmes sionistes en Palestine (1880-1939)

Behind the Scene: the Writings of Zionist Women in Palestine (1880-1939)

Isabelle Lacoue-Labarthe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10522>

DOI : 10.4000/clio.10522

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 107-128

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Isabelle Lacoue-Labarthe, « L'envers du décor », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10522>

L'envers du décor : écrits de femmes sionistes en Palestine (1880-1939)

Isabelle LACOUÉ-LABARTHE

Lettres, journaux intimes, Mémoires, récits divers : les femmes qui se sont installées en Palestine¹ après leur départ d'Europe ou des États-Unis, au cours des *aliyot*² successives ont laissé de très nombreux témoignages personnels. Parmi ces écrits, l'un des recueils les plus diffusés s'intitule *The Plough Woman. Records of the Pioneer Women of Palestine* ; publié pour la première fois en yiddish en 1931, il a été allégé et traduit en anglais³. Certains textes, en revanche, se

¹ Le terme de Palestine désignera ici le territoire situé à l'ouest du Jourdain, d'abord sous domination ottomane puis soumis au mandat britannique de 1922 à 1948. La communauté juive vivant dans cet espace est désignée en hébreu par le terme « Yishouv ».

² Mouvements migratoires vers la Palestine ; le terme hébreu, *aliya* au singulier, signifie la « montée », l'« élévation ». Au pluriel : *aliyot*. Pour la période retenue ici, on en distingue cinq principales : la première (1882-1903) rassemble surtout des Juifs idéalistes, désireux de développer des colonies juives en Palestine ; au cours de la seconde (1904-1914), les immigrants se distinguent par leur forte conscience politique, marquée par l'idéologie révolutionnaire russe. La troisième vague (1919-1923) voit arriver en Palestine des Juifs très souvent socialistes. À partir de la quatrième (1924-1929), les immigrants, plus nombreux, viennent fréquemment de classes moyennes, surtout polonaises, puis à partir de la cinquième (1929-1939) – la plus massive – allemandes, fuyant la montée du nazisme et de l'antisémitisme européen.

³ Katznelson-Rubashow 1932. Une version augmentée de celle en yiddish a été éditée en 1975. En 2002, une édition critique et commentée a été dirigée par Raider et Raider-Roth. Il existe également une version allemande qui apporte des témoignages supplémentaires : *Arbeiterinnen erzählen. Kampf und Leben in Erez Jisrael*, Berlin, 1935.

découvrent au hasard des références mentionnées dans des biographies ou des autobiographies publiées. Les fonds d'archives, ceux des Archives centrales du sionisme⁴ à Jérusalem en particulier, recèlent enfin des trésors, à l'instar de quelques correspondances tenues par des actrices de l'aventure sioniste. Parmi elles, figurent ainsi de multiples lettres échangées par la philanthrope Henrietta Szold⁵ ; professionnelles et personnelles, faciles d'accès, elles sont écrites en anglais et publiées en plusieurs langues, y compris en français depuis 1949. Militante du mouvement ouvrier féminin, Dvora Dayan a laissé des Mémoires publiés en français sous le titre *Une mère en Israël*⁶, tandis que Golda Meir, qui fut Premier ministre d'Israël, a fait le récit de sa vie entière⁷. Dans *Coming Home*⁸, la militante travailliste et féministe Rachel Yanait Ben Zvi raconte, quant à elle, l'immigration en Palestine. Nombre d'autres textes n'ont pas encore été exploités.

À titre de comparaison, signalons l'existence de nombreux textes écrits par des acteurs masculins ; la figure charismatique du sionisme avant et après la création de l'État hébreu, son premier Premier ministre, David Ben Gourion a laissé des Mémoires dans lesquels il a largement utilisé son abondante correspondance avec son père, son épouse et ses compagnons sionistes⁹. Les textes de ce type ne manquent pas : récit de Joseph Baratz, membre fondateur de la

⁴ Le terme sionisme est utilisé pour la première fois en 1890 sous la plume du journaliste viennois Nathan Birnbaum pour désigner le nationalisme juif apparu au XIX^e siècle en Europe et prônant la constitution, de préférence en Palestine, d'une communauté nationale.

⁵ Grande figure américaine du sionisme, Henrietta Szold vit en Palestine – hormis quelques retours aux États-Unis – à partir de 1920 et jusqu'à sa mort en 1945. Au sein du Yishouv, elle joue un rôle de premier plan dans la vie politique et dans la mise en place d'infrastructures de santé publique et d'assistance sociale, surtout à destination des femmes.

⁶ Dayan 1959.

⁷ Meir 1989. Golda Meir a dirigé le gouvernement israélien de 1969 à 1974.

⁸ Yanait Ben Zvi 1963.

⁹ Ben Gourion 1974.

Histadrout¹⁰ et ancien député israélien¹¹, Mémoires de l'ancien président de l'État hébreu Zalman Shazar¹² ou du « père » de la colonisation juive de la Palestine, Arthur Ruppin, auteur de trois volumes d'autobiographie et d'écrits quotidiens¹³. Plus volumineux, ils nous ont semblé toutefois moins nombreux et plus souvent issus de personnalités de premier plan que les textes féminins.

Dans l'ensemble, les textes parvenus jusqu'à nous écrits par des femmes restées à peu près anonymes ou au contraire devenues célèbres dans l'État hébreu et parfois bien au-delà, ont tendance à converger pour donner de la vie dans le Yishouv une vision très contrastée avec celle longtemps véhiculée en Israël. Après sa création en 1948, l'État hébreu est en effet resté durablement auréolé d'une notoriété flatteuse : hommes et femmes étaient réputés y jouir d'une parfaite égalité héritée du sionisme pré-étatique. Des images de femmes labourant la terre, pavant des routes, réalisant des travaux de maçonnerie ou de carrelage, montant la garde dans les colonies agricoles mises en place à partir des années 1880, circulaient abondamment, véhiculées par le personnel politique, les intellectuels, la littérature, entre autres. Images de solidarité, de distribution des tâches sans distinction de sexe ; images de femmes épanouies participant à la création d'une nouvelle société non patriarcale. Images récurrentes, véhiculées par toutes sortes d'organisations et d'institutions, y compris féminines. Images trompeuses, nous disent ces écrits féminins dans lesquels la Palestine juive n'apparaît guère comme un havre de paix singulièrement favorable aux femmes, mais comme un lieu plutôt hostile, où la vie est difficile, parfois insupportable au point de susciter émigration ou même suicide et qui ne réalise pas l'égalité entre hommes et femmes.

¹⁰ La Histadrout est la confédération générale des travailleurs d'Israël. Créée en 1920, elle a continué à exister après 1948.

¹¹ Baratz 1957.

¹² Shazar 1969. Zalman Shazar a présidé Israël de 1963 à 1973.

¹³ Arthur Ruppin est membre de l'exécutif sioniste de Palestine en 1921. Son autobiographie, *Ma vie et mon travail*, est publiée à titre posthume en hébreu à Jérusalem, en 1968. En 1971, un recueil de textes rassemblés par Alex Bein, *Memoirs, diaries and letters* est édité.

Loin des rêves : s'écrire entre exaltation et déception

Le sionisme pratique¹⁴ a longtemps présenté la terre de Palestine comme « une terre sans peuple pour un peuple sans terre »¹⁵, non pas vide de population notamment arabe, mais faiblement peuplée, donc sans obstacle réel à la colonisation juive. Les premiers immigrants sionistes débarquent d'ailleurs en Palestine en croyant trouver une terre quasi déserte et sont surpris de la réalité qu'ils découvrent¹⁶. Cependant, si cette terre n'est certes pas, pour les nouveaux arrivants, celle où le lait et le miel ruissellent à flot contrairement à ce que dit la Torah, aux yeux des colons juifs, créateurs de structures agricoles et persuadés de surmonter toutes les difficultés qui se présentent à eux, elle peut le devenir. Les lettres et carnets intimes tenus avant même leur départ dans l'exaltation, puis après leur arrivée témoignent de la relation souvent empreinte de mysticisme que ces colons, surtout lors des premières *aliyot*, entretiennent avec la terre de Palestine. S'y expriment ainsi idéalisme, sentiment de renaissance et vénération de la terre chérie. À l'aube de son départ, l'un d'eux écrit ainsi :

Tout fut soudain clair comme du cristal. Le brouillard fondait, mon corps entier tremblait d'excitation... Comme si je m'étais éveillé tout à coup d'un mauvais rêve. Je savais ce que j'avais à faire. Rien d'autre n'avait d'importance¹⁷.

Le vocabulaire utilisé dit la révélation, voire l'extase religieuse. À son arrivée, le sioniste travailliste Berl Katznelson écrit à l'un de ses correspondants que « la vie *réelle* commence bientôt », tandis que le poète Haim Nahman Bialik, s'adresse aux pionniers en les assurant que « même la poussière deviendra vivante sous vos pieds nus et sacrés »¹⁸.

La plupart des immigrants en Palestine croient en l'édification d'une société nouvelle, délivrée des injustices et des discriminations subies par les Juifs en diaspora. Avant de partir, les femmes ont elles aussi en tête

¹⁴ Courant du sionisme qui prône la colonisation de la Palestine avant même la création d'une entité politique.

¹⁵ Expression du penseur sioniste Max Nordau (1849-1923).

¹⁶ En 1993, la réalisatrice Simone Bitton évoque ce décalage dans son film *Palestine. Histoire d'une terre*.

¹⁷ Elon 1972 : 154-158.

¹⁸ Elon 1972 : 155.

l'image d'une Palestine idéale. Confrontés à la réalité, beaucoup sont surpris, souvent déçus, parfois même découragés. Leurs carnets recueillent ces impressions :

Arrivés sur place, au lieu du Carmel et du Saron, du Jourdain et du Negev, de la terre des Prophètes et des Macchabées, de la résurrection glorieuse, ils trouvent la simple réalité, nue, prosaïque ; un petit village, un travail qui ne s'accompagne pas de chants patriotiques, contrairement à ce que l'on disait à la maison, un vrai travail, fatigant, épuisant¹⁹.

L'expression de la déception est, en effet, un *topos* des correspondances à la fois des hommes et des femmes, mais plus encore des journaux et Mémoires féminins. La jeune pionnière Sarah Chisick, qui tient régulièrement son journal, imagine les ouvriers de Palestine en adeptes de l'égalité sociale et sexuelle ; en 1919 pourtant, quelques années après son arrivée, elle déplore la permanence des injustices dans le monde :

Pourquoi les gens bons et honnêtes n'ont-ils pas le pouvoir sur les mauvais ? Ce qui me blesse et me met le plus en colère c'est que les gens mauvais soient toujours reconnus comme bons et honnêtes, alors que ceux qui le sont réellement doivent souffrir en silence. Je ne parle pas à la légère : c'est bien la vie qui m'a appris cela²⁰,

et en Palestine selon toute évidence : la jeune femme affirme un peu plus loin n'avoir dans sa vie actuelle plus qu'un seul espoir, fragile : aider son peuple à renaître par le travail.

Certaines femmes prennent ainsi clairement conscience de l'écart entre idéal et réalité et c'est à leur journal, parfois leurs lettres qu'elles en font part ; Anya écrit ainsi le 21 décembre 1912 :

Mon Dieu ! Si j'avais su que ce serait comme cela, que ce serait une telle déception. Je suis venue en Palestine poussée par un idéal élevé : je n'ai pas hésité à venir. Je me disais : c'est ton idée (...) C'est terrible de voir que la réalité ne ressemble en rien à ce que j'imaginai. Comment peut-on s'estimer satisfait, après ça ?²¹

Qu'elles trouvent en Palestine un écho à leurs aspirations spirituelles ou qu'elles soient avant tout frappées par la dureté de la

¹⁹ Ben Gourion 1974 : 24.

²⁰ Extrait du journal de Sarah Chisick, 1919, Katznelson-Rubashow 1932 : 233.

²¹ Extrait du journal d'Anyà, 21 décembre 1912, Bernstein 1992 : 152.

vie dans les colonies sionistes et la difficulté à s'intégrer, leurs journaux le rapportent. Leur lecture croisée est, à cet égard, très enrichissante : pour Zipporah, une de ses camarades, Sarah Chisick, qui fait du travail un véritable sacerdoce, semble s'épanouir lorsqu'elle quitte la maison familiale et se fait embaucher dans une *kvutzah*²² : « Je me souviens (...) avec quelle joie elle travaillait en cuisine et préparait le repas d'un grand nombre d'ouvriers », elle qui avait toujours exécuté les travaux domestiques²³. Le journal de Sarah confirme en partie cette impression : lorsqu'elle compare sa vie à celle des Juifs restés en diaspora, la jeune fille s'estime privilégiée et fait de la Palestine un havre de paix surtout pour les femmes juives :

J'ai entendu les "fameuses" nouvelles – les pogromes de Russie et d'Ukraine. Mon cœur saigne pour mes frères et sœurs ; mais surtout pour mes sœurs, car elles meurent doublement. Elles meurent d'être juives et d'être femmes²⁴.

Son discours exalté²⁵ dit son épanouissement :

J'ai vingt et un ans ! Ça veut dire que j'ai vécu vingt et un ans. Comme c'est facile à dire ! Non, je n'ai pas vécu toutes ces années, pendant longtemps j'ai seulement respiré.

Pourtant, en dépit de ces déclarations enflammées, une certaine amertume est perceptible. Alors qu'elle est contrainte de travailler au village, la jeune fille confie à son journal : « je doute beaucoup de trouver un jour un endroit où je serai totalement comblée »²⁶. Cette tonalité sombre est courante dans les écrits de femmes, en particulier des seconde et troisième *aliyot* ; à l'instar d'Anyà, beaucoup désespèrent de trouver une satisfaction personnelle dans l'expérience palestinienne,

²² Kvutzah (plur. kvutzot) : forme de vie communautaire de petite taille, apparue en Palestine à partir de 1910.

²³ Zipporah, in Katznelson-Rubashow 1932 : 230.

²⁴ Extrait de son journal, 1919, Katznelson-Rubashow 1932 : 233.

²⁵ Elle exprime avec lyrisme son désir de participer à la renaissance juive sur la terre d'Israël : « C'est l'espoir d'être une fille de mon peuple, qui rejette la vie qu'il a connue jusqu'alors pour devenir un peuple de travailleurs, chez lui et sur son propre sol (...) Je veux voir son triomphe et en jouir moi-même », Katznelson-Rubashow 1932 : 233.

²⁶ Katznelson-Rubashow 1932 : 232.

et disent parfois regretter leur départ d'Europe et leur aspiration à y retourner, ce que confirment les Mémoires de Dvora Dayan²⁷.

Le sentiment général qui préside à l'ensemble de ces textes est ainsi un mélange d'enthousiasme, d'exaltation et de tristesse, voire de pessimisme. D'après l'autobiographie de Golda Meir, ce double sentiment s'exprime dès l'arrivée des pionnières en Palestine : lors de sa première journée à Tel Aviv en 1921, la jeune femme ressent un immense bonheur (« Notre rêve était réalisé »), presque immédiatement nuancé : « j'en venais à me demander comment, [ma sœur] et moi, nous pourrions nous faire à notre nouvelle vie »²⁸, tant elle et sa famille se retrouvent démunies et accablées. Aucun des amis prévenus de leur arrivée n'est venu les chercher, un soleil de plomb les fait chanceler, chaleur et fatigue se conjuguent pour rendre très pénible une arrivée pourtant vécue dans la joie²⁹. Ce mélange de sentiments contradictoires court tout au long d'écrits où les femmes disent alterner sans cesse entre le sentiment de s'épanouir et celui d'être abruties de travail, entre une espérance immense en la nouvelle société et un désespoir profond, parfois morbide.

Pessie Abramson évoque dans sa correspondance³⁰ ses principales sources d'angoisse : un travail exténuant, une précarité permanente, la nécessité de s'adapter sans cesse aux aléas rencontrés. La solitude et l'absence d'entourage affectif nourrissent une perpétuelle peur du lendemain. Dvora Dayan se souvient aussi de son total harcèlement par le travail, peu après la fondation en 1921 de la colonie de Nahalal :

L'énervement était constant. Souvent la fatigue atteignait l'extrême limite de la capacité d'endurance. Il arrivait que l'on mît en doute la possibilité de continuer ainsi. Il nous semblait alors que de toutes manières, nous étions vouées à l'échec par épuisement³¹.

Les longues et éreintantes journées de travail ne laissent pas une minute pour la vie intellectuelle ou sociale. Anya, pionnière de

²⁷ Dayan 1959 : 103.

²⁸ Meir 1989 : 58.

²⁹ Voir le récit qu'elle donne de son arrivée à Tel Aviv dans son autobiographie, où elle évoque ces sentiments successifs, Meir 1989 : 56-58.

³⁰ Lettres datées de 1916 à 1922, cf. Raider & Raider-Roth 2002 : 197-202.

³¹ Dayan 1959 : 43-44.

Migdal, a le sentiment d'un vaste gâchis lorsqu'elle compare sa vie en Palestine à celle qu'elle aurait eue en diaspora :

J'aurais pu vivre à mon gré, n'importe où, voir le monde et rencontrer des gens. J'avais tout. Qu'est-ce qui a bien pu m'attirer ici ? Vivre comme un sauvage, devenir sauvage, ne plus penser, ne plus voir personne, ni famille ni amis³².

Elle refuse de chercher à expliquer son choix et sa désolation – « ne pas me plonger dans les profondeurs de mon âme et de mon être », écrit-elle – par peur d'aggraver sa souffrance : « dans quel état vais-je me trouver ? »³³. Ainsi le travail est-il source de maux pour le corps et sacrifice des plaisirs de l'esprit, particulièrement douloureux pour ces jeunes gens, filles et garçons, qui ont souvent reçu, avant de partir, instruction et éducation soignées. La correspondance d'Anyà impute à ces conditions de vie rudes et inattendues le découragement souvent exprimé : dans une lettre d'avril 1913 à un proche, la jeune femme dit sa « tristesse »³⁴ de ne pouvoir s'adapter à son nouvel environnement. Moins de deux ans après son arrivée en Palestine, elle retourne d'ailleurs en Russie.

Journaux et correspondances résonnent ainsi, plus encore pour les femmes que pour les hommes, de la détresse et du désarroi causés par les désillusions et les difficultés quotidiennes et révèlent parfois même des tendances suicidaires. Dans des lettres au pessimisme croissant, Pessie Abramson annonce pour ainsi dire son suicide à Kfar Giladi en 1922 : « Des enfants et du travail ! Comme j'ai espéré, jadis, avoir les deux dans ma vie. Mais je ne pensais pas que ce serait si difficile »³⁵. Une lettre de 1921, adressée à son amie Zipporah, explique sa détresse par son incapacité à trouver une place dans le Yishouv, dix-sept ans après son arrivée : « Zipporah, crois-moi lorsque je dis combien j'ai parfois l'impression qu'il n'y a pas de place pour moi dans la vie ». Dépression et idées suicidaires semblent en revanche moins présentes dans les écrits masculins consultés.

³² Extrait du journal d'Anyà, Migdal, 20 février 1913, cité in Bernstein 1992 : 152.

³³ *Ibid.*

³⁴ Extrait du journal d'Anyà, Migdal, cité in Bernstein 1992 : 156.

³⁵ Lettre de Pessie Abramson à M. Spektor, Safed, 1922, Katznelson-Rubashow 1932 : 245.

Les départs et les suicides ne sont pourtant pas négligeables parmi les pionniers des deuxième et troisième *aliyot*³⁶. Les écrits féminins rapportent ainsi des cas de suicides masculins : Pessie Abramson en mentionne un dans ses lettres³⁷, tandis que Shoshannah Bogen analyse le suicide d'un de ses camarades³⁸, en 1918, peu avant de se tuer à son tour. Pourtant, tout comme ils sont rarement rapportés par les écrits personnels masculins, ils sont en général passés sous silence dans les études sur la communauté juive de Palestine, de même que l'émigration pourtant présente dans les statistiques émanant d'organismes sionistes³⁹. Il en va de même pour les inégalités entre hommes et femmes, présentes dans certains écrits féminins, parfois révélées par des sources administratives et pourtant longtemps absentes des ouvrages académiques : inégalités à l'embauche, face au chômage ou dans les salaires, par exemple⁴⁰. En contraste avec l'imagerie récurrente, la société du Yishouv apparaît, grâce à ces textes, comme marquée par une distribution sexuée et inégalitaire des tâches, où les femmes sont avant tout reconnues dans un rôle qu'elles vivent pourtant souvent avec angoisse, celui de mères et de compagnes.

La peinture d'une société inégalitaire et sexuellement clivée

Dans ses Mémoires, David Ben Gourion donne lui aussi un aperçu peu engageant de la vie des pionniers dans les colonies agricoles juives :

Ceux qui s'apprentent à partir pour Eretz-Israël et qui pensent à un pays romantique (...) s'éloignent du Pays réel avec la dureté de sa vie quotidienne. (...) Les tâches sont pénibles (je parle des travaux agricoles) et celui qui n'a jamais travaillé de sa vie, ce qui est le cas pour beaucoup d'entre nous, doit mobiliser toute sa volonté pour piocher une terre dure

³⁶ Ils sont toutefois plus fréquents pour les femmes. Sur le phénomène de l'émigration féminine de Palestine puis d'Israël, cf. Lacoue-Labarthe 2006.

³⁷ Lettre de Pessie Abramson à M. Spektor, Safed, 1922, citée in Katznelson-Rubashov 1932 : 247.

³⁸ Raider & Raider-Roth 2002 : 179-180.

³⁹ Un recueil de l'exécutif sioniste de Palestine produit en 1930 (Gurevich 1930 : 42-43 notamment) permet de cerner le profil des émigrants.

⁴⁰ Celles-ci montrent par exemple qu'en 1926, environ 75% des femmes contre 40% des hommes relèvent de la catégorie des plus bas salaires en ville, tandis que dans les villages, ces taux sont de 84% et 66% (Gurevich 1930 : 172).

sous un soleil brûlant ; la sueur ruisselle, la main se couvre d'ampoules et les membres se détachent du corps, alors que le fermier ou le surveillant se tient à côté de vous et crie : Vite, plus vite ! ⁴¹

Il s'arrête aussi sur les déplorables conditions de logement des ouvriers et sur les maladies qu'ils doivent affronter, en premier lieu la malaria qui le touche lui-même au moment de son arrivée en Palestine, en 1906.

Pourtant, si hommes et femmes partagent maintes angoisses, les secondes font état de préoccupations propres. En premier lieu, celles-ci sont liées à la maternité qui, dans les conditions de vie difficiles des colonies sionistes, est souvent vécue avec des sentiments ambivalents, entre joie et détresse et sans que s'instaure de partage des tâches entre les parents. Sont ainsi répandues chez les jeunes femmes la peur de ne pas savoir s'occuper des enfants, par manque d'information et d'expérience, et celle de ne pas répartir leur temps de manière équitable, de privilégier le travail au détriment des enfants ou l'inverse. Rétrospectivement, Hasia Kuperminz-Drori s'interroge :

Devions-nous suivre la vieille méthode traditionnelle de nos parents et grands-parents et élever nos filles différemment de nos garçons ? Ou bien devions-nous faire le contraire ? ⁴²

Dvora Dayan résume ainsi le dilemme rencontré par les jeunes mères :

Les mères savaient qu'elles s'acquittaient nécessairement mal de leur tâche : les soins et l'éducation des enfants. Le continuel partage des soucis entre la ferme et la famille rendit dures et amères les premières années de Nahalal ⁴³.

La culpabilisation des femmes se manifeste fréquemment dans les journaux et correspondances. Hasia Kuperminz-Drori rapporte ainsi le propos de l'une d'elles, au sortir du dispensaire où elle a fait peser sa fille âgée de quatre mois :

⁴¹ Ben Gourion 1974 : 25.

⁴² Citée in Raider & Raider-Roth 2002 : 163. Texte écrit pour le recueil publié en 1932 (Katznelson-Rubashov).

⁴³ Dayan 1959 : 43. Nahalal est fondé en 1921.

3 semaines que ma petite fille n'a pas pris un gramme. C'est de ma faute : je dois travailler au jardin et je néglige l'enfant. Et, je ne sais pas, peut-être que je manque de lait. Je ne bois pas autant que je suis supposée le faire⁴⁴.

Dans le court texte qu'elle donne au recueil *The Plough Woman*, Golda Meir évoque elle aussi le flot de reproches dont s'accablent les femmes qui travaillent lorsque leurs enfants tombent malades⁴⁵. Elle revient sur ce point dans son autobiographie et y rapporte les critiques dont sa mère et sa sœur l'éreintent, en raison de ses absences répétées⁴⁶.

Les textes des femmes juives de Palestine arrivées politisées et désireuses de travailler, en particulier lors des seconde et troisième vagues migratoires, présentent des aspects très actuels : ils interrogent l'articulation entre différentes facettes de la vie des femmes, la difficulté à combiner vie active et vie familiale, mais aussi le sentiment de dépossession qui étreint nombre d'entre elles, lorsqu'elles doivent confier leur progéniture à la crèche ou à la maison d'enfants du kibboutz⁴⁷. Là encore, Golda Meir constitue un exemple éloquent :

La femme moderne s'interroge : est-ce que quelque chose cloche chez moi si mes enfants ne suffisent pas à remplir ma vie ? Est-ce ma faute si, après leur avoir donné (...) une place dans mon cœur, il reste en moi un vide qui doit être comblé hors de la famille et de la maison ?⁴⁸

Les difficultés rencontrées ici ont plusieurs explications : « Les années délicates du passage de l'enfance à la vie de femme, nous les avons traversées sans l'aide compréhensive d'une mère », écrit Hannah Chizick dans son journal⁴⁹. Les conditions dans lesquelles grandissent les enfants ne peuvent en outre que nourrir des inquiétudes : les mères se retrouvent souvent seules pour les élever, les pères partant travailler loin du lieu où elles résident. Une jeune femme de Jaffa écrit ainsi au cours de l'été 1920 : « Je suis très

⁴⁴ Raider & Raider-Roth 2002 : 162. L'épisode raconté ici a eu lieu au cours des années 1920, mais aucune date n'est précisée dans le récit.

⁴⁵ *Ibid.* : 164.

⁴⁶ Meir 1989 : 92-93.

⁴⁷ Terme hébreu désignant une implantation communautaire collectiviste juive en Palestine ; le premier kibboutz, créé par des sionistes socialistes est apparu en 1921. Le membre d'un kibboutz s'appelle un kibboutznik (plur. kibboutznikim).

⁴⁸ Raider & Raider-Roth 2002 : 165.

⁴⁹ *Arbeiterinnen erzählen...* 1935 : 196.

accablée. J. est parti à Londres assister à la Conférence sioniste. Le petit accapare toute ma force»⁵⁰. Si les enfants mobilisent autant d'attention de la part des parents, avant tout des mères, c'est parce qu'ils grandissent dans un milieu hostile et sont souvent la proie de maladies contre lesquelles les mères disposent de peu de moyens, surtout en milieu rural. Zipporah Zeid raconte ainsi un épisode douloureux, au cours de l'été 1916 lorsque, tandis que son groupe se déplace d'une colonie à une autre, son enfant de deux ans est soudain pris de convulsions : « personne d'entre nous ne [sait] quoi faire », les uns pensant qu'il faut frictionner vigoureusement l'enfant, les autres qu'il vaut mieux le laisser en paix⁵¹.

Les appréhensions des mères se portent également sur elles-mêmes, en particulier sur les répercussions d'une naissance sur leur vie de pionnière : journaux et correspondances laissent penser que les jeunes mères sont parfois contraintes, après la naissance de leur progéniture, à travailler à la maison des enfants et non plus à l'étable ou aux champs. Au cœur de ces écrits de femmes revient en effet comme une antienne le regret d'être cantonnées à des tâches domestiques. Beaucoup se plaignent de se voir confinées en cuisine. Rachel Zisle écrit à son frère qu'en retournant dans une colonie où elle avait précédemment travaillé, Karkur, « une chose [l']a terrifiée là-bas, le travail des femmes, uniquement en cuisine ! » ; elle précise : « je sentis que je ne pourrais jamais passer du champ ou du jardin au travail domestique qui n'avait pour moi aucun intérêt »⁵². Rachel Yanait se souvient qu'« au cœur de ce mouvement ardent vers la terre, les ouvrières se retrouvèrent mises à l'écart et renvoyées une fois de plus à la maison et en cuisine, conformément aux traditions »⁵³. Or, les attributions domestiques sont particulièrement lourdes : il faut nourrir des communautés, de plusieurs dizaines de membres parfois, dans de terribles conditions de pénurie où, le plus souvent, même

⁵⁰ *Arbeiterinnen erzählen...* 1935 : 186.

⁵¹ Zipporah Zeid, in Raider & Raider-Roth 2002 : 26 *et sq.*

⁵² Rachel Zisle, in Katznelson-Rubashow 1932 : 264. Lettre non datée mais que l'on peut situer entre 1922 et 1930.

⁵³ Rachel Yanait, texte écrit pour Katznelson-Rubashow 1932 : 137.

l'essentiel manque. Dans une colonie située près du lac de Tibériade, Nechamah Zizer s'inquiète :

Que se passera-t-il demain ? Il n'y a dans la maison pas même assez pour nourrir un chiot. Si on regarde plus loin, on peut peut-être rassembler un plein verre de pois, mais à supposer que j'aie de quoi préparer la soupe pour vingt hommes, comment faire pour le prochain repas ? ⁵⁴

De nombreuses femmes évoquent les très rudes conditions du travail en cuisine : Judith Edelman dit la difficulté à tenir son rôle, en particulier lors des attaques de fièvres liées à la malaria, alors qu'elle n'a nullement choisi ce travail :

Quand je suis arrivée, j'ai immédiatement été propulsée en cuisine, et je savais qu'il n'y avait pas moyen d'y échapper car il n'y avait pas d'autre jeune femme pour y faire le travail.

Suit le récit de ses journées : levée à 3 heures du matin, elle se rend en cuisine ; avec d'autres femmes, « elles travaillent et souffrent », interrompues par les crises de fièvre :

À dix heures, la fièvre montera soudain ; nos membres trembleront, nous aurons mal à la tête, et tout nous tombera des mains. À midi, impossible de continuer. Je me couche sur un banc de la cuisine et attends que la crise passe. Puis je me lève et reprends le travail⁵⁵.

Aux pénuries, à la chaleur, à la maladie, s'ajoute parfois le remplacement des femmes enceintes en cuisine : leur travail, lorsqu'elles ne sont plus en mesure de l'assurer, est réparti entre les autres femmes, et non entre tous les membres de la communauté. Que les femmes en viennent rapidement à envier les hommes qui travaillent la terre et rentrent se mettre les pieds sous la table⁵⁶ s'explique sans difficulté !

Mais le regret principal qu'expriment les femmes dans leurs écrits est de ne pas pouvoir choisir d'autres fonctions pour participer au

⁵⁴ 1916-1917, Raider & Raider-Roth 2002 : 79.

⁵⁵ L'épisode évoqué en 1932 a lieu à la fin de la Première Guerre mondiale, Raider & Raider-Roth 2002 : 41.

⁵⁶ Esther Becker écrit ainsi, alors que le travail de deux femmes enceintes est partagé par les quatre autres femmes dont elle-même : « Plus d'une fois j'ai rêvé de quitter la cuisine et de rejoindre la file des camarades qui traçaient le premier labour juif de la vallée », Raider & Raider-Roth 2002 : 25.

développement de la colonisation. Beaucoup, en effet, aspirent au travail productif et avant tout au travail de la terre⁵⁷. Lorsqu'elles y accèdent, elles expriment leur profonde satisfaction : « Et maintenant, enfin, je travaille à la pépinière. Je travaille et je suis heureuse » et plus loin : « Le jour je suis dehors, et la nuit j'étudie. J'ai de bons livres de botanique »⁵⁸. Rachel Zisle craint toutefois, écrit-elle, d'être réaffectée à un travail de bureau. Correspondances, journaux et Mémoires révèlent plus fréquemment la frustration de femmes qui ont du mal à faire reconnaître leurs compétences, reçoivent en général un salaire inférieur à celui des hommes et se voient refuser ou très parcimonieusement ouvrir l'accès à certaines professions. Les écrits quotidiens forment pour ces femmes un précieux exutoire.

Dans une lettre de 1918 à son compagnon, Pessie Abramson rapporte les propos désabusés d'une camarade :

Je travaille depuis 13 ans et cette année, je vais me retrouver sans place. D'autres, qui travaillent depuis moins d'un an, obtiennent toutes sortes d'offres de la part des *kvutzot*. Je suppose que je devrais y aller et me faire embaucher comme domestique quelque part...⁵⁹

Lorsqu'elles veulent participer à des travaux considérés comme masculins, les femmes essuient quolibets et mises à l'épreuve. Techya Lieberman revient sur son expérience dans la construction. Comparant sa tâche avec celles des hommes et trouvant la sienne légère, elle demande à participer au portage du ciment, comme les autres employés ; elle se rend vite compte que « le camarade qui [charge sa] planche en [met] plus que sur celle de tous les autres ». Mais elle s'efforce de tenir le coup et son compagnon de portage constate l'abus dont elle est victime. L'histoire se répète au moment de poser les fondations et la jeune femme finit par obtenir le respect de ses collègues masculins. Elle conclut son texte par ces mots :

⁵⁷ D'où le choix du titre du recueil publié en 1932 puis en 1975 et 2002 : *The Plough Woman*. Cette aspiration est avant tout partagée par des femmes des trois premières *aliyot*, celles des vagues migratoires suivantes étant nettement moins politisées.

⁵⁸ Lettre de Rachel Zisle, in Raider & Raider-Roth 2002 : 221.

⁵⁹ Katznelson-Rubashov 1932 : 242.

Je raconte cela uniquement pour aider à faire clairement apparaître la lutte que les travailleuses de Palestine doivent mener pour pénétrer dans un nouveau domaine d'activité⁶⁰.

L'autre plainte récurrente porte sur les salaires : ceux des femmes sont, à qualification et travail égaux, toujours inférieurs à ceux des hommes. Dans son témoignage pour *The Plough Woman*, Rachel Yanait résume :

Même s'il est difficile pour eux aussi de trouver du travail, même si leurs emplois sont souvent précaires, les hommes se sont fait une place dans chaque branche de l'agriculture, dans les plantations et dans les champs. Mais les femmes ont encore à se battre pour leur droit à travailler dans les colonies, au verger et dans la vigne, et pas seulement à la cueillette des oranges. Et combien peu nombreuses sont celles qui, pour un travail d'homme, touchent un salaire d'homme !⁶¹

Dernières embauchées, les femmes sont les premières licenciées, surtout en période de crise : lors de la Première Guerre mondiale, Yael Gordon raconte que les femmes « n'ont absolument rien. Leur condition est toute de dénuement et de désespoir. Elles errent de cuisine en cuisine, d'une colonie à une autre, de *kvutzah* en *kvutzah*, à la recherche d'un travail »⁶² ; lors de la crise des années 1925-1927, elles souffrent du chômage bien plus tôt que les hommes, explique Myriam Schlimovitch⁶³.

Ce qui est dit dans ces écrits féminins trouve sa confirmation dans quelques rares études et, on l'a vu, dans certaines données statistiques. L'historienne du mouvement ouvrier des femmes de Palestine, Ada Maimon, fournit de nombreuses indications sur le chômage féminin et sur la nécessité pour certaines femmes de se faire embaucher comme domestiques⁶⁴. Elle écrit : « de toutes façons pour les ouvrières la crise était permanente. Le chômage était leur lot commun même en période de plein emploi »⁶⁵. Ces témoignages rapportent également différents types de réactions à ces discriminations : des

⁶⁰ Récit écrit pour Katznelson-Rubashow 1932 : 179.

⁶¹ Katznelson-Rubashow 1932 : 144.

⁶² *Ibid.* : 89.

⁶³ Raider & Raider-Roth 2002 : 135.

⁶⁴ Maimon 1962 : 79, 83 et 88 entre autres.

⁶⁵ *Ibid.* : 82.

grèves sont organisées par des femmes, au milieu des années 1920 et racontées par leurs participantes, Carmelah à Zikhron Yaakov, par exemple, pour manifester contre la réduction de leur salaire, ou encore Rivkah, à Petah Tikvah, pour être embauchées à la récolte des oranges, manifestation qui vaut à ses plus actives militantes d'être molestées par les autorités britanniques et de séjourner en prison⁶⁶. D'autres femmes choisissent de créer des structures exclusivement féminines ; c'est ainsi que les récits des lettres, journaux, mémoires de femmes permettent de comprendre comment sont apparues les fermes collectives féminines.

Ils permettent également de révéler sous un jour nouveau une véritable institution du sionisme, le kibboutz, longtemps présenté comme symbole de l'égalité absolue⁶⁷, notamment entre hommes et femmes. Les textes féminins montrent au contraire que dans les structures collectives, au kibboutz en particulier, l'égalité entre les sexes n'est pas strictement respectée, les hommes s'arrogeant en général le travail productif tandis qu'aux femmes revient le travail ménager. Plus largement, c'est la persistance parmi les pionniers supposés progressistes d'une conception inégalitaire des rapports entre femmes et hommes que révèlent les écrits. Ils mettent en effet l'accent sur la plus grande fragilité des femmes et leur dépendance encore forte aux hommes, maris, frères, camarades, tandis que ceux-ci, dans leurs propres textes, dévoilent davantage les satisfactions que les échecs et les obstacles rencontrés ; il est vrai que ces difficultés sont, plus souvent que pour leurs compagnes, compensées par la reconnaissance dont ils peuvent bénéficier, aussi bien dans leur activité professionnelle que dans leur engagement politique, puisqu'ils occupent, presque en exclusivité, les postes prestigieux aussi bien dans les organes politiques (Conseil national, Assemblée des élus...), que dans les organisations de défense, surtout lorsque toutes ces institutions s'officialisent dans les années 1920⁶⁸.

⁶⁶ Raider & Raider-Roth 2002 : 97-99.

⁶⁷ Notamment parce qu'il fonctionne sur le principe « chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins ». Lacoue-Labarthe, à paraître.

⁶⁸ À titre d'exemple, en 1920, lorsque est mise en place la première assemblée du Yishouv, les femmes représentent moins de 5% des élus, tandis qu'une seule

Au contraire, des femmes disent peiner à s'imposer par exemple dans la garde des colonies : Haya-Sarah Hankin raconte comment, vers 1910, une de ses camarades, S., déclara vouloir participer au tour de garde de la colonie galiléenne de Kfar Tabor. À l'insu de ses camarades, un jeune homme qui lui fait confiance lui procure armes et *abaya* pour se cacher. Ensemble, ils assurent la garde de nuit de la colonie. Lorsque la présence de la jeune femme est enfin découverte, ses camarades acceptent de la maintenir parmi les gardes, à condition que personne ne le sache à l'extérieur de la colonie, notamment pour ne pas donner aux Arabes une image de « faiblesse »⁶⁹...

Autre différence de taille rapportée par les seules femmes : la « double journée » qui épargne les hommes et attend (déjà !) les femmes, chargées de mener de front participation au travail collectif et maternité. La comparaison des Mémoires de David Ben Gourion, premier Premier ministre israélien, et de l'autobiographie de Golda Meir, elle aussi chef du gouvernement de l'État hébreu, de 1969 à 1974, est à cet égard saisissante : engagé dans la Légion hébraïque, le premier laisse seule sa jeune épouse Paula, enceinte et d'un sionisme plutôt tiède, à peine six mois après leur mariage et pour de longs mois. Il n'est pas présent pour la naissance de leur fille dont il fait la connaissance alors qu'elle a quatorze mois ! S'il insiste dans ses lettres sur le sacrifice de son épouse⁷⁰, il ne manifeste pas de grande frustration ni de réel sentiment de culpabilité, en particulier à l'égard de sa fille... Lorsqu'il découvre les joies de la paternité, il constate à quel point l'éducation des enfants est accaparante⁷¹. Il n'a pas beaucoup à la subir tant il s'absente souvent et parfois pour de longues périodes. Peu à peu, au fil de ses lettres et de ses Mémoires, les notations intimes et les références à sa vie conjugale et familiale s'espacent et laissent toute la place à l'activité politique. Au contraire, le texte qu'elle a donné au recueil *The Plough*

femme siège au Conseil national – sorte de gouvernement ; par la suite, elles sont parfois plus nombreuses, mais aucune n'atteint la fonction hiérarchique suprême de secrétaire de l'organe exécutif. Cf. Lacoue-Labarthe, à paraître.

⁶⁹ Raider & Raider-Roth 2002 : 18-21.

⁷⁰ Le 17 septembre 1920, il écrit à son père : « Il me semble qu'aucune femme au monde n'a jamais supporté un tel sacrifice. De plus, elle n'a jamais été sioniste », Ben Gourion 1974 : 129.

⁷¹ Ben Gourion 1974 : 129.

Woman et l'autobiographie de Golda Meir sont truffés d'allusions à ses enfants, au sentiment de culpabilité que nourrissent ses fréquentes absences auprès d'eux. Et Golda Meir d'évoquer très clairement le poids du « double fardeau » porté par les femmes et à peine moins lourd au kibboutz...⁷²

À travers leurs écrits personnels, la différence principale qui se dessine entre hommes et femmes tient précisément au manque de reconnaissance dont font l'objet les premières ; pour les seconds, des gratifications – en particulier politiques – aident à alléger le poids des efforts consentis au service du projet sioniste. Pour leurs compagnes, ces compensations sont bien maigres et leur insignifiance explique la fréquente noirceur de leurs écrits personnels.

Les seuls domaines dans lesquels les femmes se disent reconnues pour leurs compétences sont la maternité et certains emplois : soin, aide aux personnes, domesticité, métiers qui semblent prolonger les qualités supposées naturelles des femmes. Cette reconnaissance exclusive explique sans doute pourquoi maternité et parfois même travail en cuisine font aussi figure, dans les textes de femmes, de refuge et de consolation, même pour les plus déprimées. Pessie Abramson écrit ainsi en 1919 à l'une de ses amies : « Même si je travaille tout le temps, je n'éprouve aucune satisfaction dans le travail ». À la même époque, elle se réjouit de ce que son enfant « [la] reconforte et [l']aide à oublier [sa] nostalgie pour ce qui n'est plus » (c'est-à-dire la vie avec son compagnon, garde itinérant, et sa capacité à travailler). En 1922, peu avant sa mort, alors que ses lettres s'assombrissent, elle trouve encore des accents de gaieté pour exprimer le plaisir de voir grandir son fils et pour l'écrire à son compagnon⁷³. Les enfants font ainsi l'objet d'un très grand investissement affectif et d'ambitieuses projections de la part des mères ; ils occupent une place centrale dans leurs écrits. Les femmes s'y soucient par exemple de l'éducation de leurs filles et souhaitent rompre avec celle qu'elles ont elles-mêmes reçue.

L'autre refuge prisé et évoqué par de nombreux écrits féminins, se trouve dans les fermes créées par et pour des femmes afin de

⁷² Meir 1989 : 89.

⁷³ Katznelson-Shazar 1932 : 244 et 246-247.

renforcer leur formation, de multiplier et diversifier les possibilités d'emplois et de donner à voir leurs talents. Dans le texte qu'elle donne à *The Plough Woman*, Rachel Yanait explique la raison d'être de ces structures : « non pas la guerre [contre les hommes], mais la libération [des femmes] »⁷⁴, par une participation à toutes les activités des fermes et non aux seuls travaux domestiques. Ces fermes collectives féminines se créent à partir de 1917, moment délicat pour l'ensemble de la population de Palestine, surtout pour les femmes, plus fortement touchées par le chômage. La solidarité féminine que mettent au jour les écrits personnels existe en ville comme en milieu rural. Les lettres d'Henrietta Szold en témoignent. L'action de cette figure du sionisme s'appuie sur un constat : l'existence de difficultés propres aux femmes.

L'apport particulier des écrits personnels féminins

Lettres, journaux et Mémoires, apportent ainsi une aide inestimable pour mesurer l'écart entre les déclarations égalitaristes des pionniers du Yishouv, les représentations des rapports de sexe, idéalisés après la création de l'État, et la lutte constante que les femmes doivent mener pour exister, être libres et reconnues. Ce que peignent ces textes, c'est bien l'envers du décor.

Ils offrent aussi une description précise de la vie quotidienne, sous des angles absents des documents publics, des études monographiques et des écrits personnels masculins. De nombreux thèmes sont davantage présents dans les textes de femmes que dans ceux des hommes : les questions relatives au couple, aux relations conjugales, amoureuses et familiales, par exemple ; ces textes aident ainsi à mieux appréhender les relations entre mères et enfants, et plus largement entre parents et enfants, toutes données absentes des statistiques et autres documents officiels du pré-État hébreu.

S'ils rendent plus précis le tableau du Yishouv, ces écrits en révèlent la complexité, au premier chef celle des aspirations parfois ambiguës des hommes et surtout des femmes qui le constituent. Paraissent ainsi coexister refus de la vie de couple traditionnelle – au

⁷⁴ *Ibid.* : 132.

contraire souvent recherchée par les hommes⁷⁵ – et sentiment de solitude lorsque le compagnon doit travailler au loin⁷⁶. Le désir d'une vie sociale riche et indépendante⁷⁷ et celui d'une vie conjugale et familiale épanouie cohabitent souvent chez une même femme, tandis que recherche d'une relation amoureuse fondée sur une communauté d'aspirations spirituelles et idéologiques et souhait d'une sexualité épanouie, monogame ou pas, déchirent bien des pionnières⁷⁸. Complexité et diversité aussi des femmes, qu'on ne saurait constituer en groupe homogène et uni, sauf à reconstruire les stéréotypes véhiculés après la création d'Israël : rapprocher les textes de rurales et de citadines, comme Henrietta Szold, de celles qui sont restées dans l'anonymat et des grandes figures du sionisme (Golda Meir), fait émerger un tableau bigarré – à défaut d'être nécessairement complet – des femmes juives de Palestine.

S'ils aident à mieux connaître la vie et les représentations des femmes, absentes ou peu visibles dans les documents officiels, ces textes éclairent de la même manière le sort des hommes de la communauté juive de Palestine⁷⁹. Ils révèlent les conceptions souvent différentes qu'hommes et femmes ont alors des rapports entre les sexes, du couple en particulier⁸⁰, mais aussi le décalage qui se creuse entre des femmes aux aspirations de plus en plus affirmées et des hommes plus arc-boutés sur des conceptions traditionnelles de la répartition sexuée des tâches et des espaces privés et publics.

Enfin, ces écrits offrent un nouvel éclairage sur l'ensemble de l'expérience sioniste en Palestine en montrant ses protagonistes dans toute leur humanité, portés par des sentiments souvent contradictoires et pas exclusivement focalisés sur la réalisation du projet sioniste. C'est en effet dans ces journaux intimes, ces

⁷⁵ Cf. les Mémoires de David Ben Gourion cités plus haut.

⁷⁶ Voir l'exemple de Pessie Abramson in Katznelson-Shazar 1932 : 239.

⁷⁷ R. dit qu'elle a acquis en Palestine le bien le plus précieux : la liberté ; elle n'est pas prête à la sacrifier à son amour, Bernstein 1992 : 160-161.

⁷⁸ *Arbeiterinnen erzählen...* 1935 : 200-201.

⁷⁹ Voir, par exemple, les notes 34 et 35, à propos du suicide.

⁸⁰ Voir, par exemple, le témoignage de R. qui évoque ce dernier point : « Les scènes de la vie domestique ordinaire [la] terrifient », alors que son compagnon n'aspire à rien d'autre (Bernstein 1992 : 160).

correspondances, ces moments volés à la collectivité que la vie sentimentale peut trouver une place, qu'elle n'a ni dans les écrits et les préoccupations officiels, ni dans nombre de Mémoires ou autobiographies masculines. En revanche, la sexualité en est le plus souvent absente. Cette absence dit la persistance d'un tabou et l'intériorisation, pour les femmes comme pour les hommes, de la priorité sioniste : l'élévation spirituelle et le culte du travail.

C'est ainsi une histoire complexe, nuancée, que ces textes féminins permettent d'écrire, surtout lorsqu'ils sont complétés et entrent en résonance avec les sources orales disponibles pour cette période : films documentaires⁸¹, entretiens enregistrés et rassemblés afin d'offrir aux plus jeunes générations une mémoire alternative.

Bibliographie

- Arbeiterinnen erzählen. Kampf und Leben in Erez Israel*, 1935, Berlin, Charlottenburg, Kedem.
- BARATZ Joseph, 1957, *Mon village en Israël*, adaptation de Georgette Leven, Paris, Plon.
- BEN GOURION David, 1974, *Mémoires. Israël avant Israël*, trad. de l'hébreu par Erwin Spatz, Paris, Grasset.
- BERNSTEIN Deborah S. (ed.), 1992, *Pioneers and Homemakers. Jewish women in pre-state Israel*, Albany, NY, State University of New York Press.
- DAYAN Dvorah, 1959, *Une mère en Israël*, trad. de l'hébreu par Arnold Mandel, Paris, Julliard.
- ELON Amos, 1972, *Les Israéliens. Portrait d'un peuple*, trad. de l'américain par Benoît Braun, Paris, Stock.
- GUREVICH David, 1930, *Statistical Abstract of Palestine. Statistisches Handbuch für Palästina*, Jérusalem, Keren Hayesod.
- KATZNELSON-RUBASHOW Rachel (ed.), 1932, *The Plough Woman. Records of the Pioneer Women of Palestine*, trad. en anglais par Maurice Samuel, New York, Nicholas L. Brown Inc.
- LACQUE-LABARTHE Isabelle, 2006, « Edith Bruck. Chi ti ama così. Les tribulations d'une rescapée de la Shoah », *Diasporas, histoire et société*, « Retour », 8, p. 173-186.
- , 2012, *Femmes, féminisme, sionisme dans la communauté juive de Palestine avant 1948*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme ».

⁸¹ *Anou Banou*, film d'Edna Politi, produit un recueil de témoignages oraux sur la vie des pionnières de Palestine ; les entretiens ont été recueillis à la fin des années 1970.

- MAIMON Ada, 1962, *Women Build A Land*, New York, Herzl Press.
- MEIR Golda, 1989, *My Life*, Londres, Futura Publications (dixième édition).
- RAIDER Mark A. & Miriam B. RAIDER-ROTH, 2002, *The Plough Women. Records of the Pioneer Women of Palestine. A critical edition*, Hanovre/Londres, Brandeis University Press/UPNE.
- SHAZAR Zalman, 1969, *Étoiles du Matin*, trad. de l'hébreu par Guy Deutsch, Paris, Albin Michel.
- YANAIT BEN ZVI Rachel, 1963, *Coming Home*, trad. de l'hébreu par David Harris et Julian Meltzer, Tel Aviv, Massadah-P.E.C. Press.